

Le vocatif en *-ī* de la deuxième déclinaison latine

Pedro Manuel SUÁREZ-MARTÍNEZ
Universidad de Oviedo

1. Le problème

La deuxième déclinaison semble être l'une des plus claires du point de vue de son origine et de son évolution, mais elle pose aussi des problèmes qui, dans l'histoire de nos études, ne semblent pas avoir reçu une explication satisfaisante. Un de ces problèmes concerne les différentes formes du vocatif qu'on y trouve et qu'on ne saurait faire évoluer à partir d'une forme commune. Il convient de rappeler, tout d'abord, que les noms en *-us*, comme nom. *dominus*, présentent la terminaison *-e*, voc. *domine*, qui témoigne de ce qu'on appelle l'« alternance » de timbre vocalique. Les noms en *-er* ont une forme « zéro » ou de thème pur, comme dans les autres déclinaisons, par exemple, voc. *puer*, dont le nom. *puer* est devenu identique au vocatif par évolution phonétique. Et il y a, en outre, une forme surprenante en *-ī* pour les substantifs en *-ius*, comme nom. *filius*, voc. *fili* et des noms propres comme nom. *Antonius*, voc. *Antonī* ou nom. *Caecilius*, voc. *Caecili*. Cette forme du vocatif en *-ī* est celle qui pose plus de difficultés pour une interprétation convaincante. C'est de cette forme que nous allons nous occuper.

Commençons par préciser le champ de notre investigation: nous examinerons les vocatifs des substantifs en *-ius*, car, comme la tradition de nos études l'avait déjà remarqué, la forme en *-e*, comme *egregie*, n'a pas été étrangère aux adjectifs du même type, mais elle semble, au contraire, avoir été prédominante. En outre, cette forme en *-e* et les formes adverbiales en *-ē* auraient influencé, d'après l'étude d'E. Dickey (2000), l'extension du *-e* aux substantifs, à un moment où les différences de quantité étaient en train de s'affaiblir ou s'étaient complètement effacées. Que cela ait pu se produire malgré l'attestation, de longue date¹, de formes comme *filie*, montre l'existence d'une tension dans la langue qui se rebellait contre la forme originelle en *-ī*, qui était perçue comme anormale.

Notre tradition grammaticale semble ne pas avoir réussi à expliquer d'une façon satisfaisante l'origine de ce *-ī*. En effet, tous les autres *-i* du paradigme sont brefs (nom. *Antonīus*, acc. *Antonīum*, dat. *Antonīo*...) et, étant donné que le vocatif se présente habituellement sous la forme la moins marquée dans tous les paradigmes, on s'attendrait à un *-i* bref, résultat de l'absence de désinence. Un tel vocatif serait une forme analogiquement comparable aux autres vocatifs brefs

1 On peut voir le répertoire de ces formes, surtout poétiques, dans Neue-Wagener, 1985, p. 127-129.

des autres paradigmes : nom. *Antōnius* / voc. ***Antōñĩ*. En d'autres termes, il nous semble que cette tradition grammaticale n'a pas réussi à expliquer pourquoi ce vocatif a reçu une désinence morphologiquement plus marquée que les autres formes de son paradigme et que toutes celles des autres paradigmes de la déclinaison.

D'autre part, nous connaissons ce fameux commentaire de Nigidius Figulus, transmis par Aulu-Gelle (13, 26) :

Voculatio qui poterit seruari, si non sciemus in nominibus, ut 'Valeri', utrum interrogandi an uocandi sint? Nam interrogandi secunda syllaba superiore tonost quam prima, deinde nouissima deicitur; at in casu uocandi summo tonost prima, deinde gradatim descendunt.

« L'accentuation, comment pourra-t-elle être observée, si nous ne savons pas en des noms comme *Valeri* s'ils sont dans la forme d'interroger ou d'appeler ? Car dans la forme d'interroger la deuxième syllabe se prononce avec un ton plus élevé que la première, ensuite la dernière s'abaisse ; mais dans le cas vocatif la première se prononce avec le ton plus élevé, ensuite d'une façon graduelle elles descendent ».

Dans ce passage, il ne prescrivait aucune règle artificielle pour distinguer le cas vocatif du cas génitif, dont les formes étaient apparemment homophones, mais il se bornait à constater, comme S. Mariner (1954) l'a montré, un fait que lui, locuteur du 1^{er} siècle av. J.-C., percevait encore comme quelque chose de normal dans la langue de son temps, à la différence de ce que Aulu-Gelle a cru et de ce qu'il semble avoir prononcé à son époque². Ainsi, la particularité des vocatifs des noms en *-ius*, qui se terminaient en *-ĩ*, était encore plus bizarre à l'époque classique, lorsque cette terminaison était précédée d'une syllabe brève, parce qu'à cette étonnante particularité s'ajoutait une accentuation qui brisait l'harmonie du paradigme, comme l'illustre la fameuse paire *Valerĩ* / *Valerĩ*, respectivement vocatif et génitif, évoquée par Nigidius et Aulu-Gelle.

2. Les solutions

Les spécialistes de la morphologie, de leur côté, ont essayé d'expliquer ce *-ĩ* surprenant et, comme on pouvait s'y attendre, leurs opinions divergent.

Selon les explications les plus anciennes, le même changement de timbre vocalique qui se produit dans l'alternance des noms en *-us* se produit dans les noms en *-ius* : *dominus*, *domine* :: *filius*, *filie*. Dans cette dernière forme, attestée par divers témoignages, un processus de contraction des voyelles à la fin de mot se serait produit, ce qui aurait abouti au résultat connu en *-ĩ*, à savoir : *-ie* > *-ii* > *-ĩ*. M. Leumann (1963, p. 266) se fait l'écho de cette théorie, qu'il attribue à A. Meillet et M. Niedermann, sans y souscrire, mais il soutient lui-même que le *-ĩ* est le résultat d'une contraction, sans préciser à partir de quelles voyelles ou dans quel ordre d'apparition cette contraction a eu lieu. Dans l'édition de 1977 (p. 424) il se montre plus sceptique et dit que la question est très difficile à éclaircir.

F. Sommer (1977, p. 97) semble considérer que sous le *-ĩ* se cache la graphie *-ie* en position finale, mais il suggère aussi qu'il a pu se produire une contraction ou bien une apocope du *-e* :

2 Cupaiuolo, 1991, p. 134, ne tient pas compte de cet apport de Mariner et il considère encore que le commentaire de Nigidius était une tentative purement normative pour distinguer deux formes homophones, en faisant varier artificiellement la position de l'accent dans chacune d'elles. Aulu-Gelle se serait moqué de cela.

-iye > *-iy(e)* > *-ii* > *-ī*. Une « contraction par apocope » est aussi la solution proposée plus récemment par F. Cupaiuolo (1991, p. 133 sq.).

Pour sa part, A. Ernout (1974, p. 28) ne propose pas non plus de solution phonétique satisfaisante pour expliquer ce phénomène, puisqu'il se contente d'attirer l'attention sur l'existence de formes alternatives pour les mots en *-io-*, sans voyelle thématique, en *-is*, *-im*, avec un vocatif en *-ī*. Il en va de même pour J. A. Beltrán (1999, p. 62), qui envisage la possibilité d'une double déclinaison, thématique et athématique.

En revanche, P. Monteil (2003, p. 188) est plus explicite ; il considère que, du point de vue phonétique, le latin éviterait une telle contraction de *-ie* en *-ī*. Il estime que ces formes de vocatif (*filī*, *Caecilī*, *Publī*, *Valerī*, etc.) sont des fossiles athématiques. De fait, les nominatifs classiques de ces noms alternent dans les inscriptions avec d'autres nominatifs du type de *Caecilis*, *Mercuris*, etc. Monteil suggère cependant que le *-ī* de ces noms pourrait être analogique de celui de *filī*. Ce dernier pourrait s'expliquer comme une ancienne forme en **yH₂* ou, selon un raisonnement quelque peu échevelé, comme une contamination à partir du *-ī* de *mī*, en des expressions comme *mī filī*.

De son côté, J. Molina Yévenes (1993, p. 94) considère que ce vocatif provient d'un suffixe du thème au degré plein *-ei* qui aurait abouti à *-ī*, tandis que les autres formes du paradigme seraient formées sur un thème au degré zéro, ce qui aurait donné le *-ī* des formes thématiques comme *filīus*. En se référant à H. Krahe (1971, p. 110), il ajoute, comme on y lit, que les vocatifs des thèmes en *-i* de l'indoeuropéen, peuvent présenter « soit la forme en *-i* (au degré zéro) comme en gr. ὄφι 'serpent', got. *gast* 'hôtesse', soit le degré normal ou plein, c'est-à-dire, *-ei/-oi*, comme en a.i. *ávē* « 'mouton' », lit. *naktiē*, ab. *nošti* 'nuit' ».

Toutes ces solutions³ qui évoquent des traitements phonétiques ou des alternances vocaliques, sont, à mon avis, très difficilement acceptables. Ainsi, pour mettre en évidence la fragilité de la dernière proposition de Molina Yévenes, il suffirait de lui opposer l'objection que Mariner (1954, p. 154, n. 19) faisait à l'endroit de la proposition de M. Lenchantin de Gubernatis : « pourquoi le vocatif du thème en *-i-* se serait-il imposé aux dépens de celui en *-io-*, tandis que les formes dérivées de celui-ci ont prévalu dans tous les autres cas de la déclinaison de ces mots » ? Il en va de même pour l'opinion de Beltrán, qui ne précise pas pourquoi la forme athématique du vocatif continue à être présente dans la déclinaison thématique. Il est très rare, en effet, que justement dans une déclinaison thématique et au cas qui s'utilise le moins, au vocatif, se soit imposée la forme athématique, qui par sa différence et sa très grande rareté dénature, en quelque sorte, le paradigme en le rendant irrégulier.

En ce qui concerne l'analyse de Monteil, outre l'analogie un peu forcée qu'il propose, il ne semble pas probable que des expressions comme *mī filī* puissent avoir eu quelque influence sur l'extension du *-ī* à tous les vocatifs de ces noms. Par conséquent, il me paraît plus logique, toujours pour citer Monteil (*ibid.*), qu'« il reste à expliquer la quantité longue du *-ī* final de tels vocatifs ».

Les autres solutions ne semblent pas non plus acceptables : une contraction de *-ie* > *-ī* est, comme le dit Monteil, contraire au maintien de l'hiatus dans des mots comme : *pietas*, *aries*,

3 Pour sa part, Meiser, 1998, p. 134, ne considère pas ces formes comme problématiques. Il affirme que le vocatif des thèmes en *-io*, comme *filī*, n'a pas de terminaison, bien que *filie* soit attesté. Il n'explique pas, cependant, pourquoi le *-i* de *filī* est long.

aciēs, capiēns... D'un autre côté, une apocope du *-e* à partir de *-ie* > *-iye* me semble à peu près impossible, vu que le seul appui pour un tel traitement serait celui du mot *tībīcen*, à partir de **tībie-can*, qui pourrait aussi servir d'exemple de la « contraction par apocope ».

Comme on le voit, on a affaire à des solutions, pour ainsi dire, *ad hoc*, qui n'arrivent pas à trouver le *quid* de la question d'une façon vraisemblable et efficace.

3. Une proposition alternative

Il existe encore une possibilité pour éclaircir davantage l'origine de ce *-ī*, pour expliquer, au passage, pourquoi on prononçait en latin classique le vocatif *Vāleri* et le génitif *Valēri* et pour rendre compte encore d'autres particularités attachées à ces noms mentionnées par Priscien (voir § 3.4). Mais procédons par étapes.

3. 1. Le vocatif en *-ī* : un ancien thème pur

Une simple comparaison de la forme du vocatif des noms propres en *-ius* avec les vocatifs de toutes les déclinaisons latines – y compris la deuxième – ou même avec les vocatifs d'autres langues indoeuropéennes nous permet de constater une apparente anomalie. En effet, tandis que le vocatif tend à être une forme non marquée ou moins marquée que le nominatif (voir en grec nom. πόλις, voc. πόλι ou nom. πατήρ, voc. πάτερ, ou en latin nom. **rosā*, voc. *rosa* ou nom. **patēr*, voc. *pater*) – bien que l'évolution phonétique ait effacé les différences formelles entre les deux cas –, dans le cas qui nous occupe nous avons affaire à une forme de vocatif en *-ī*, *Antonī*, plus marquée donc que celle du nominatif, qui a un *-ī*, *Antonīus*.

À mon avis, il est nécessaire de partir de l'hypothèse la plus simple : que, d'un côté, la forme du vocatif en *-ī* est celle qu'on doit poser comme la plus ancienne, la plus élémentaire, donc comme le thème pur, et que, d'un autre côté, ce sont les autres formes, celles qui ont une voyelle brève, qui doivent être expliquées. C'est ainsi que l'apparente anomalie que représente le vocatif dans le paradigme des noms en *-ius* se justifie par elle-même, de la façon la plus évidente : loin d'être une forme plus marquée que celles du reste du paradigme, le vocatif en *-ī* est la forme zéro, le thème nu, la forme sans désinence, face aux autres qui possèdent leurs désinences casuelles respectives. Ce vocatif en *-ī* serait alors une forme archaïque, qui survit dans une classe spéciale de mots, celle de noms propres en *-ius*, où cette sorte de relique linguistique est fréquente.

Au sujet de ce thème pur en *-ī*, notons qu'en dehors du substantif *uis*, les noms en *-ī* font d'une façon générale défaut en latin. D'où on induira que tous les anciens noms en *-ī* ont été assimilés au paradigme des noms en *-ius*. Ces vocatifs en *-ī* et les formes archaïques du nominatif en *-is*, comme *Caecilīs* ou *Mercurīs*, en constitueraient les survivances. Il est vrai qu'on ne peut pas établir la quantité du *-ī* final de ces noms, mais on peut conjecturer qu'elle a été longue à l'origine.

Il faut encore prendre en considération un autre aspect de cette forme. En fonction de la structure métrique du mot, la syllabe pénultième pouvait être brève ; certains vocatifs comme *Vāleri*, *Antonī* ou *Vērgili* se prononçaient alors avec l'accent sur la syllabe antépénultième, comme Nigidius Figulus le constate judicieusement. On en conclura que la forme du vocatif était doublement anormale : d'une part, par la quantité du *-ī* final ; d'autre part, par son accentuation, différente de celle du reste du paradigme : *Valērius*, *Valērium*, *Valērio*... mais *Vālērī*.

3. 2. Les autres formes du paradigme

Restent donc expliquer les autres formes du paradigme, celles du nominatif, de l'accusatif, génitif et du génitif, qui ont toujours un *-i* bref. Si nous partons, comme on l'a proposé, d'un thème en *-ī*, l'explication devient très facile. Signalons que le *-i* bref de toutes ces formes du paradigme est toujours suivi d'une autre voyelle, que ce soit au singulier ou au pluriel : *Valeri-us*, *Valeri-um*, *Valeri-o*, *Valeri-orum*, etc. Si nous appliquons la règle bien connue selon laquelle, en latin, *uocalis ante uocalem corripitur*, nous pouvons voir pourquoi, en dehors du vocatif, toutes les formes du paradigme ont un *-i-* bref : tous les *-i-* brefs du paradigme semblent issus de *-ī* : **Valerī-us* > *Valeri-us* ; **Valerī-um* > *Valeri-um*...

Il faut néanmoins apporter quelques précisions à cette règle pour comprendre ce principe : en effet, d'après J. L. Moralejo⁴, la voyelle longue qui apparaît devant une autre voyelle *non corripitur*, mais, pour employer sa propre expression, *distrahitur*, c'est-à-dire qu'elle se fend en deux syllabes, celle à laquelle la voyelle appartenait, prononcée comme implosive, et la suivante, prononcée comme explosive. J'apporte cet éclaircissement pour ne pas faire croire qu'une voyelle longue s'abrège comme par enchantement : ce phénomène se comprend si l'on part de l'hypothèse qu'une voyelle longue est une sorte de diphtongue à deux voyelles égales, c'est-à-dire, une voyelle géminée prononcée dans une même syllabe. Ainsi, par exemple, un *-ī* reste long lorsqu'il est réalisé dans une syllabe fermée par une consonne implosive ou finale, comme dans *rosīs*, à la fin d'une syllabe ouverte, mais suivie d'une consonne explosive ou d'attaque, comme dans *quīdam*, ou à la finale absolue de mot, comme dans notre vocatif *Antonī*. Dans tous ces cas, les deux *-i* de la voyelle longue (*ī*), comme Moralejo l'explique, font partie de la même syllabe et correspondent à une voyelle longue (*ro-siis*, *quii-dam*, *An-to-nii*).

Or, si cette voyelle longue se trouve à la limite finale d'une syllabe, suivie à son tour, d'une autre syllabe commençant par une voyelle, les règles normales de la syllabation latine font que le premier élément reste dans la première syllabe, tandis que le second passe comme élément explosif ou d'attaque dans la syllabe qui suit. Cela veut dire que le nominatif *Valerius* n'a pas été prononcé à l'origine, ni peut-être à l'époque classique, de la façon dont nous avons pris l'habitude de le prononcer : [wa-le-ri-us], mais plutôt [wa-le-ri-yus] : les deux *-i* de la voyelle longue du thème se répartissaient entre deux syllabes. Les formes de l'accusatif, du datif, de l'ablatif et toutes celles du pluriel s'expliquent de la même façon.

La forme du génitif nécessite un commentaire supplémentaire. Le *-ī* de la désinence s'unirait directement au thème, qui comporte lui-même un *-ī* prédésinentiel. Pour la forme historique *Valerī* il faudrait alors postuler l'existence d'au moins quatre *-i* : *Valerīi-ii*, prononcé [wa-le-ri-yii]. Du contact de ces sons de même timbre en fin de mot résulte un *-ī* long par contraction : d'une part, il se produit une contraction de la deuxième voyelle du thème avec la voyelle longue de la désinence, ce qui aboutit à la forme classique *Valerī-ī*, écrite *Valerīi* ; d'autre part, une deuxième contraction des deux *-ii* en contact aboutit à la forme *Valeri* qui, comme le rappelle Mariner, était perçue comme naturelle par les locuteurs, qui devaient reconnaître dans cette forme, celle du génitif.

4 Moralejo, 1981-82 et 1991.

3. 3. *L'accentuation du vocatif et du génitif*

Si nous comparons maintenant les formes originelles du génitif et du vocatif, nous pouvons constater que l'apparent paradoxe phonématique sur lequel Mariner attire l'attention, à savoir, l'accentuation différente des formes du vocatif et du génitif, n'en est en réalité pas un. Il est le résultat logique de la stricte application des règles générales qui déterminent la place de l'accent dans le mot latin :

voc. *Vá-lě-rī* = *Váleri*
 gén. *Va-lě-rī-yī* > *Va-lě-rī* = *Valéri*

Les deux cas sont parfaitement réguliers quant à leur forme et leur accentuation : la syllabe pénultième étant brève dans l'un comme dans l'autre, l'accent tombe sur l'antépénultième.

3. 4. *Rien n'est dû au hasard : Priscien et la notation -ii-*

Peut-être se demandera-t-on pourquoi, si notre explication est correcte, le latin ne reflète pas à l'écrit, au moyen de deux graphèmes identiques, l'existence d'un double *-i-*. Cette question aurait dû être posée au sujet de la notation des voyelles longues en latin, laquelle, comme on le sait bien, n'a jamais été systématique dans cette langue. Et pourtant de nombreux efforts ont été faits dans ce sens au cours de l'histoire de l'écriture de la langue latine ; ces efforts ont toujours échoué. Mais il faut aussi dire que cela ne doit pas nous étonner, puisque l'écriture latine a historiquement tendu à refléter les différences phonologiques plutôt que phonétiques⁵ et, bien sûr, syllabiques. Par conséquent, si la distinction de la quantité vocalique était d'ordre phonologique, imputable à la distribution syllabique et non à une particularité intrinsèque des phonèmes vocaliques, on ne devrait pas s'attendre à des notations du type de *Valeriii*, avec deux *-i-*.

Néanmoins, pour certains mots il a paru nécessaire d'employer la gémignée : ceux dont la finale en *-ius* était précédée d'une voyelle, comme dans *Pompeius* ou *Gaius*. Priscien nous en informe lorsqu'il parle du vocatif. Voici ses propos (*Gramm.* II, 302, 19)⁶ :

De 'Pompei' et 'Vultei' et 'Gai' et similibus uocatiuis, quae i loco consonantis ante 'us' habent in nominatiuo, dubitatur, utrum i extrema pro consonante sit accipienda, quomodo in aliis casibus, quod magis more antiquo rationabilius esse uidetur. Nam solebant illi non solum in principio, sed etiam in fine syllabae ponere i loco consonantis, idque in uetustissimis inuenies scripturis, quotiens inter duas uocales ponitur, ut 'eiius', 'Pompeiius', 'Vulteiius', 'Gaiius', quod etiam omnes, qui de littera curiosius scripserunt, affirmant

« Au sujet des formes du vocatif *Pompei*, *Vultei*, *Gai* et d'autres similaires qui ont, au nominatif, un *i* au lieu d'une consonne devant *-us*, on se demande si le *-i* final doit être pris pour une consonne, comme dans les autres cas, ce qui semble s'accorder mieux avec l'usage ancien. En effet, eux (= les Anciens) employaient habituellement un *i* au lieu d'une consonne, non seulement au début, mais aussi à la fin de syllabe ; et tu trouveras cela dans les écrits très anciens, toutes les fois que le *i* est placé entre deux voyelles, comme dans *eiius*, *Pompeiius*, *Vulteiius*, *Gaiius*, ce que confirment aussi tous ceux qui ont écrit d'une façon détaillée au sujet de cette lettre ».

Ce témoignage me semble important, parce que Priscien s'appuie sur d'autres auteurs qui, selon ses dires, ont traité le problème en détail. Il est patent que ce *-i* apparaissant à la place d'une

5 Voir Moralejo, 1992.

6 Voir Neue-Wagener, 1985, p. 130 sq.

consonne, dans le vocatif en question, semble cacher une prononciation comme [gay-i], mais avec un *-ī*. Ce qui me semble le plus remarquable dans ce passage est la conclusion qu'on peut en tirer, à savoir que, dans tous ces cas, la *distractio* de la voyelle longue du thème aboutissait à une double diphtongue : [pom-peī-yus], [gai-yus], etc. ; et c'est ce qui conduisait les Romains à employer la notation d'un double *-ii-* à l'écrit. Il s'agit, à mon avis, du reflet même du *-ī* originel du thème⁷.

4. Conclusion

Le vocatif des thèmes en *-ius* ne représente aucune irrégularité dans le paradigme de la deuxième déclinaison latine, si l'on part du principe que sa forme constitue le thème pur en *-ī*. Nigidius Figulus prescrivait d'une façon très claire d'accentuer le vocatif *Vāleri* sur la syllabe antépénultième, tandis que le génitif *Valēri* devait être accentué sur la pénultième. Ce fait confirme notre hypothèse. Le témoignage de Priscien sur l'existence de deux *-ii-* lorsqu'une voyelle précédait la finale *-ius* semble aller dans le même sens. En fin de compte, ce qu'il faut donc expliquer, ce sont les *-i-* brefs du paradigme, qui, on l'a vu, résultent tous de l'application du mécanisme sous-jacent à la règle bien connue *uocalis ante uocalem corripitur*⁸.

Bibliographie

- BELTRÁN CEBOLLADA, J. A., 1999, *Introducción a la morfología latina*, Saragosse.
 CUPAIUOLO, F., 1991, *Problemi di lingua latina*, Bologne.
 DICKEY, E., 2000, *O egregie grammaticae* : The vocative problems of Latin words ending in *-ius*, *CQ*, New Series, 50 (2), p. 548-562.
 ERNOUT, A., 1974, *Morphologie historique du latin*, Paris.
 KRAHE, H., 1971, *Lingüística indoeuropea*, Madrid.
 LEUMANN, M., 1963 et 1977, *Lateinische Laut- und Formenlehre*, Munich.
 MARINER, S., 1954, Una paradoja fonemática: *Vāleri/Valēri*, *Helmantica* 5, p. 141-165.
 MEISER, G., 1998, *Historische Laut- und Formenlehre der lateinischen Sprache*, Darmstadt.
 MOLINA YÉVENES, J., 1993, *Estudios latinos*, vol. 1: *Fonética, fonología, morfología*, Barcelone.
 MONTEIL, P., 2003, *Elementos de fonética y morfología latina*, Séville.
 MORALEJO, J. L., 1981-82, Sobre las vocales largas latinas, *Archivum*, p. 557-592.
 MORALEJO, J. L. 1991, *Vocalis ante vocalem: corripitur an distrabitur* ?, dans R. Coleman (éd.), *New Studies in Latin Linguistics*, Amsterdam/Philadelphie, p. 35-45.

7 Il me semble, cependant, significatif que Priscien donne *eiūs* comme un exemple. L'origine obscure de cette forme, de même que celle des autres formes pronominales qui ont le génitif en *-ius*, s'expliquerait mieux si on l'interprétait, en suivant la proposition de Tovar, 1947, p. 8, reprise et développée par Moralejo, 1981-82, p. 573-577, comme le résultat d'une hyper-caractérisation consistant à ajouter à la forme en *-ī*, elle-même au génitif, une autre désinence de génitif *-os*. Comme Moralejo le montre, ces graphies avec un double *-ii-* refléteraient la prononciation [ei-yus], due à la distribution syllabique des *-i* (*-ii-*) qui existaient, de manière sous-jacente, dans le *-ī* à l'origine de la forme *eius*.

8 Mlle Aléna Ferchaud s'est chargée de la version française de ce texte. Des relecteurs anonymes y ont apporté beaucoup de précisions pour le rendre « plus français » encore et plus clair. Je tiens à leur exprimer ma reconnaissance et gratitude.

MORALEJO, J. L., 1992, La 'orientación fonológica' de la escritura latina, dans *Humanitas : in honorem Antonio Fontán*, Madrid, p. 47-55.

NEUE, F. et WAGENER, C., 1985, *Formenlehre der lateinischen Sprache*, Hildesheim (reproduction anastatique de la 3^e édition 1892-1902, Leipzig).

SOMMER, F., 1977, *Handbuch der lateinischen Laut- und Formenlehre*, Heidelberg (4^e édition remaniée par R. Pfister).

TOVAR, A., 1947, Los genitivos en *-ius* y la hipercaracterización en la morfología latina, *Humanitas* 1, p. 17-24.